

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 71 (1968)

Artikel: Petites proses : 1951-1960
Autor: Junod, Roger-Lois
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684558>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ROGER-LOUIS JUNOD

PETITES PROSES

1951 - 1960

LA FENÊTRE

Une rue entre des hangars et quelques jardins que personne n'entretient plus ; au fond de ces jardins, d'énormes façades sans fenêtres, striées de tuyaux barbus de crasse. Dans cette rue où l'on ne passe que pour gagner du temps, voici ce que j'ai vu un soir :

Derrière une croisée illuminée, appuyé à la vitre, le visage d'une petite fille. Un visage beau comme au cinéma, et triste comme on peut l'être un soir d'avant-printemps, quand le repas est terminé et qu'il va falloir rester sous la lampe dont l'abat-jour vert a des franges de perles, ouvrir un cahier, faire son devoir de grammaire.

Et puis la petite fille a posé les mains à plat sur le carreau, ses doigts se sont mis à remuer doucement ; elle avait presque l'air de sourire : qu'avait-elle donc aperçu de l'autre côté de sa rue ? Je me suis retourné. En face, sur la muraille la plus désolée, des ombres chinoises gambaient...

ROSES DE NOVEMBRE

Épanouies trop vite, elles vont bientôt semer leurs pétales, dont quelques-uns déjà retroussent leur bord noirci, déchiqueté. La chaleur de la chambre les a contraintes à découvrir ce compact bouquet d'étamines qu'elles protègent et nous dissimulent d'ordinaire si longtemps. Leurs teintes passent : jaune où transparaît un incarnat fragile, blanc très tôt terni, rouge sans ardeur ; même l'Étoile de Hollande ne brûle plus de ce feu sombre qui la distingue, l'été, de toutes les autres.

Tout à l'heure cependant un rayon de soleil avivait ces couleurs, caressant la rondeur des corolles et donnant à croire que le vase de terre cuite dans lequel sont disposées les fleurs aurait sous la paume cette tiédeur de la pierre en juillet. Un seul instant, à l'allégresse soudaine qui gonfle le cœur, j'aurais pu croire prolongés ces jours de juillet où tant de jaune pur, de rouge enflammé et de blanc éclatait au cœur des jardins, le long des chemins par-dessus les murs et contre les façades blanches des maisons.

Mais en été les cris des enfants sont moins proches : ni la bise déjà aigre ni la brièveté des après-midi ne les retient si près de chez eux. Les arbres du parc, plus qu'à demi dépouillés, dressent dans le brouillard un squelette qu'on devinait à peine il y a deux jours. Vers le soir des chasseurs débouchent de la forêt. La nuit dernière, il a gelé blanc et, à l'heure où elles s'illuminent, les rues sentent la neige.

LE VERGER

Un matin, on trouva, blessée par le gravier, la première poire tombée de l'espalier. Ce fut une journée de pluie et de soleil mêlés où l'été et l'automne commençaient à se confondre. On voyait passer sous l'averse de hauts chars d'herbe luisante ; celui qui menait le cheval portait parfois un sac en guise de capuchon.

Au verger, çà et là, des pommes roulaient sous la semelle. On en ouvrit quelques-unes pour s'assurer que les pépins étaient noirs ; alors, comme ils l'étaient, on alla chercher dans la maison tout ce qui pourrait contenir des fruits : paniers, corbeilles à linge, bassines de métal. Du haut de l'échelle, le regard s'étonnait d'atteindre les toits d'un autre village, au-delà du coude de la rivière.

La pluie avait cessé. Les hommes portaient un sac en bandoulière, les femmes relevaient d'une main leur tablier ; elles s'occupaient des branches basses. Vers le soir, corbeilles et paniers débordaient de fruits. Mais il y en avait encore, et n'étaient-ce pas les plus beaux qu'on avait oubliés ? La nuit est tombée, très vite. Le chien aboya parce que la première charrette de paysan descendait à la laiterie. Dans l'air brumeux qui mordait la peau flotta soudain comme une odeur de neige. Quelqu'un se demanda à voix haute s'il ne gèlerait pas cette nuit. On décida de couper les derniers glaïeuls.

VACANCES

Le premier après-midi des grandes vacances sentait l'herbe fauchée, le goudron fondu, la poussière brûlante, à quoi se mêlait encore le parfum amer des hautes ombelles, à cause d'un chemin le long d'une rivière entre l'école quittée comme si c'était pour toujours et la maison où allait continuer, tout l'été, la vie quotidienne.

Vint le temps des voyages à bicyclette. On partait avant l'aube. On s'arrêterait chez une marraine, chez un oncle hospitaliers. Le long des routes ardentes, l'eau des fontaines avait un goût d'herbe.

LE CIMETIÈRE ABANDONNÉ

A qui appartiennent encore tant de fleurs, de hautes fougères aux feuilles enchevêtrées, de lilas blancs et roses ? Les vêtements se prennent aux piquants d'un grand houx étouffé par un entrelacs de lianes et de ronces qui lancent de tout côté leurs tentacules. On se fraie un chemin entre les troncs des platanes, des mélèzes et des cyprès géants dont les fûts, soudés à la base, s'élèvent en éventail vers un dense plafond de feuillages. Les allées les plus larges sont devenues des sentiers sinueux perdus sous l'envahissante pervenche et le lierre rampant. Quant au marbre des tombes, il a retrouvé son état de pierre rugueuse et terne. Les colonnes brisées paraissent l'avoir été par le temps plutôt que par le ciseau du tailleur de pierre. Quelques-unes s'inclinent, soulevées par l'effort des patientes racines. D'autres gisent parmi les brindilles et les feuilles entre lesquelles saute un merle dont chaque bond produit comme un froissement de papier de soie. Le pied bute contre des croix, des dalles fendues... Et le soleil extrait de la pierre brûlante, des écorces, de l'humus une épaisse odeur entêtante à quoi se mêle le parfum des lilas et de la sève.

Çà et là, une couronne au fil de fer rouillé égrène sur le sol ses perles noircies comme par le feu. Complètement submergé de végétation, je découvre ce qui fut le plus orgueilleux des tombeaux : on voit encore les quatre pattes de griffon qui le surélèvent. Je lis ailleurs des prénoms désuets : Laure, Mathilde, Jérôme, Adalbert... Et même,

on va croire que j'invente : Isaline, puis, à côté, Cunégonde. C'étaient deux sœurs. Elles sont mortes le même jour, il y a soixante ans.

LE CHÂTEAU

A présent, c'est l'hiver. Les bouleaux et les saules, en perdant leurs feuilles, ont mis à nu la vieille façade aveugle tournée du côté de l'eau. Château mort. Aucun chien n'aboie quand on s'approche ; aucune voix ne crie des noms d'enfants à l'heure où la lumière, d'un seul coup, devient grise. C'est le moment du brouillard à l'odeur pénétrante, la venue pour toute la nuit d'un silence où peuvent bien renaître, dans cette solitude, les peurs de l'enfance. Il y aura le va-et-vient des bêtes parmi les branches mortes et, dans les cailloux de la rive, leurs appels, des batailles à coups de griffe et de dent. Dans la forêt de l'autre bord habite la hulotte à voix de femme. C'est un soir de vent. La ramure du sapin va grincer et se plaindre comme tout un gréement fatigué.

L'eau du canal est noire. On ne la voit pas couler. On entend seulement, le long des berges, ce ruissellement, ce cliquetis feutré, et c'est comme si un avare comptait et recomptait sans en avoir jamais fini sa fortune de gouttes d'eau et de cailloux.

Le pied s'enfonce, glisse sur de la mousse ou des racines. Voici la grille : elle est fermée. Nulle lumière. Tous les volets sont clos. Rôdeur, que cherches-tu ? C'est l'hiver, c'est la nuit maintenant, tu vois, il va pleuvoir sur le jardin abandonné. Que cherches-tu ?

Va-t'en !

... C'étaient d'anciens dimanches de juin ou de juillet. Le bateau avançait entre les rives basses. A son passage,

l'eau montait et quand elle se retirait, l'herbe ressemblait aux cheveux collés des baigneurs. On se tenait à la proue, sous la cloche ; l'air vibrait de chaleur. Une libellule se posait sur le longeron rouge du bastingage. On abaissait la cheminée pour passer sous le pont couvert. Puis, au prochain coude, c'était le château : « Il n'est à personne, disions-nous, un jour nous viendrons y vivre ». Rôdeur, va-t'en ! C'est l'hiver, c'est la nuit et le temps a passé.

LE FEU

L'ardente impatience à l'œuvre dans mes veines,
aussi profond que soit le sommeil je l'entends
brûler toutes les nuits. L'aube paraît à peine
que sa flamme dévore à pleine joie mon sang.

Mexique en moi ! ce soleil vertical, lumière
intérieure trop vive à quoi nul regard
ne survit — je le sais : la mort vient la première
habiter dans l'espace où l'on vit. Sous le fard

de fausse éternité dont les matins se dorent
je vois battre à la tempe un vaisseau transparent
déjà près de se rompre. Et si je vis encore,
je le dois à ce feu qui me brûle en dedans.

1966

